

« Ubu cycle »

Jean-François Chassay

Numéro 51, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26665ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chassay, J.-F. (1989). Compte rendu de [« Ubu cycle »]. *Jeu*, (51), 181–182.

concédera, en guise de repos, «le silence et la nuit». Et le noir se fera lentement pour tous.

alexandre lazariidès

«ubu cycle»

D'après Alfred Jarry. Mise en scène : Denis Marleau; décor : Claude Goyette; costumes : Lise Bédard; lumières : Dominique Gagnon; réalisation du décor et des accessoires : Claude Goyette et Bernard Champoux; bande sonore : Richard Soly. Avec Carl Béchar, Pierre Chagnon et Danièle Panneton. Production du Théâtre Ubu, présentée à la Salle Fred-Barry du 22 avril au 13 mai 1989.

Quoi de plus judicieux de la part d'une troupe qui porte le nom de «Théâtre Ubu» que de monter un spectacle intitulé *Ubu Cycle*? La logique est imparable, et on pourra même s'étonner de constater que l'équipe du metteur en scène Denis Marleau ait attendu si longtemps pour offrir un pareil spectacle. Il ne faut pas oublier cependant que le théâtre de Jarry multiplie les pièges et les chausse-trappes et qu'il faut bien de l'habileté — entendre de l'expérience — pour les éviter systématiquement.

Rien de plus hétéroclite, apparemment, que l'oeuvre de Jarry; le collage d'extraits de textes divers qui formaient *Ubu Cycle* permettait d'en rendre compte. Le contexte culturel dans lequel a vécu le père d'Ubu n'y est sans doute pas étranger. Né dix ans après la défaite de Sedan et la Commune de Paris, mort moins d'une décennie avant la Première Guerre mondiale, Alfred Jarry vit dans une période extrêmement troublée, précédant de peu le dadaïsme mais écrivant à une époque où le positivisme est encore très à la mode. Son théâtre répond à cette situation, provoquant des tensions — qui se dénouent dans le rire —, glissant de l'ordre au désordre, ou plutôt tanguant entre un ordre faux, provoqué artificiellement, et un désordre en profondeur, qui risque sans cesse de provoquer une quelconque catastrophe. Le langage en est ici l'exutoire, la trame burlesque.

Cette oscillation entre ordre et désordre était reproduite sur scène, dans un premier temps, formellement, par le jeu très symétrique des trois comédiens-virtuosos — Carl Béchar, Pierre Chagnon et Danièle Panneton — qui se déplaçaient en respectant des figures géométriques simples — cercles, lignes droites par-devant ou par-derrrière, etc. — et par l'asymétrie du décor, fait d'un mur bricolé avec des bouts d'un peu n'importe quoi, collage sur lequel étaient projetées régulièrement des ombres chinoises qui venaient accentuer son aspect éclaté. Le décor est un terrain dévasté sur lequel les comédiens viennent imposer leur cadence, diabolique.

À défaut d'armes, les déflagrations sont produites par le langage, parfois ordurier, souvent grotesque, qui joue sur tous les registres de la voix, les comédiens accélérant parfois le jeu en annonçant à toute vitesse des scènes qu'on ne prend pas la peine de représenter. À d'autres moments, au contraire, le travail des comédiens impose la lenteur et la répétition, comme dans cette scène du décervelage, intitulée «les tortures du Père Ubu», véritable pièce d'anthologie, où les protagonistes énoncent à tour de rôle des descriptions de tortures surgies d'une imagination fertile, les répètent à satiété en les reprenant toujours dans le même ordre, puis en les «bégayant», les mots se déformant et se redoublant, en écho, dans la bouche des comédiens.

Véritable ascèse, comme dans les précédents spectacles du Théâtre Ubu, le travail des comédiens est remarquable, ceux-ci faisant preuve d'une virtuosité qui mérite d'être soulignée. Habillé sobrement, c'est par ses éructations que Père Ubu, joué par Pierre Chagnon, provoque la démesure. Dans le rôle, plus flamboyant dans cette représentation, de Mère Ubu, Carl Béchar s'impose de façon spectaculaire. Quant à Danièle Panneton, elle relève de manière fort adéquate le défi d'un rôle polyvalent. La rigueur du jeu n'a d'égale que celle de la mise en scène, et il faut encore une fois mentionner la qualité du travail de Denis Marleau.

Il y a donc fort peu de choses négatives à dire

sur la performance du spectacle présenté sur la scène de la Salle Fred-Barry. Il faut peut-être s'interroger davantage sur la conception même d'*Ubu Cycle*, qui reposait, comme pour les deux pièces précédentes, sur un collage. Sans nier l'intérêt des passages choisis dans l'oeuvre de Jarry, on peut discuter la pertinence de cette formule qui risque de faire déraiper une oeuvre déjà hétéroclite vers l'incohérence. Le personnage d'Ubu est évidemment une abstraction, puisqu'il représente, de manière magistrale, la bêtise. Or, rien n'est plus abstrait et désarmant que la bêtise, parce qu'on peut difficilement y répondre de façon logique et intelligente. Ubu c'est, par l'absurde, la représentation la plus flamboyante et la plus dense de cette horreur contre laquelle il faut toujours se battre: la stupidité dans toute sa pureté. Encore faut-il en démontrer l'immense pouvoir. Mais Ubu s'efface ici, noyé dans un spectacle qui privilégie la virtuosité. Il en résulte que le burlesque prend nettement le pas sur le sadisme et le cynisme, que la dialectique entre le grotesque et le politique est évacuée au profit du premier des deux termes¹. C'est un choix sans doute, mais un choix discutable dans la mesure où il réduit de manière sensible la portée du travail de Jarry et surtout sa subversion.

La maestria de l'équipe du Théâtre Ubu ne fait pas de doute. Je crois qu'il serait maintenant temps qu'elle élargisse un peu ses horizons, pour le plus grand plaisir des amateurs de théâtre.

jean-françois chassay

1. Une anecdote, pour le plaisir: une étudiante chinoise, à qui je demandais pourquoi elle aimait tant *Ubu roi*, me répondit que cette pièce «est la reproduction exacte de la Révolution culturelle en Chine». Preuve de la prégnance d'Ubu dans le monde contemporain.

«duo pour une soliste» / «comme on regarde tomber les feuilles»

Duo pour une soliste. Texte de Tom Kempinski. Adaptation française: Anne Tognetti et Claude Baigneres. Mise en scène: Jean Salvy; scénographie: François Laplante, assisté de Gisèle Garneau; éclairages: Claude Accolas; trame sonore: Richard Soly. Avec Benoît Girard et Louise Marleau. Production de la Société de la Place des Arts de Montréal, présentée au Théâtre du Café de la Place du 9 novembre au 17 décembre 1988 et au Théâtre Élysée du 25 avril au 14 mai 1989.

Comme on regarde tomber les feuilles. Texte d'Yves Marchand d'après Guy de Maupassant. Mise en scène: Jean-Louis Roux; scénographie: Guy Neveu; éclairages: Michel Beaulieu; trame sonore: Richard Soly. Avec Luc Durand et Guy Nadon. Production de la Société de la Place des Arts de Montréal, présentée au Café de la Place du 15 mars au 6 mai 1989.

la passion d'une musicienne

Duo pour une soliste, voilà une pièce qui a fait couler beaucoup d'encre et bien des larmes. Et pour cause! Inspirée de la vie de la violoncelliste Jacqueline du Pré, cette oeuvre pleine d'émotions, de puissance et de vérité atteint à l'essentiel. Sans aucun doute, elle ne peut avoir été créée et ne peut être jouée que par des êtres doués d'une très grande sensibilité, condition sine qua non.

Ce duo bien singulier est un face à face entre un psychiatre, le docteur Georges Feldmann, et sa patiente, Stéphane Abhrams, une grande violoniste atteinte de sclérose en plaques, condamnée à faire deuil de sa passion pour la musique et le violon, son instrument d'expression: un châtement pire que la mort elle-même. Pour cette musicienne de 35 ans, c'est le drame, la tragédie, la crise existentielle, une fin: la maladie, qui ne peut que la conduire vers la mort, lui a aussi arraché sa raison d'être. D'exécutante, comme elle le dit, elle est soudain devenue simple auditrice passive, elle qui n'est dans la réalité, sa réalité que quand elle joue. La vie a perdu tout son sens; à la recherche du sens perdu... Dans l'immédiat, une seule issue semble se présenter, la mort — et la mort